

7



**ou L'art d'être soi-même
malgré les autres**

Yann Vénète

Yann Vénète

7 ou L'art d'être
soi-même malgré les
autres

© Yann Vénète, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3205-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Le stade chantait. Il exultait. Il vibrait. Son cœur battait. Une joie vibrante le transperçait. L'écho de sa voix tambourinait sur chaque morceau de béton. Entouré de cette énergie folle, il savourait. Un tourbillon cherchait à l'enivrer. Il restait pourtant solidement arrimé au sol. Il jouissait du moment. Les yeux ouverts, il fixait chaque particule de son public pour en absorber le nectar. Le stade gravitait autour de lui. Il ne se lassait jamais de ce spectacle effrayant de beauté. Il savourerait chaque seconde de ce temps qui n'était qu'à lui.

Les autres pouvaient le détester, ils restaient à la périphérie de cet univers qu'il dominait de tout son être.

Il resta là, les crampons bien fixés au sol. Ses bras montaient lentement vers le ciel, comme s'il tenait dans chacune de ses mains la moitié du monde. Ils les recollaient. Et ce fut à ce moment-là que son peuple entonna son surnom : « Enzo ! Enzo ! ». Et ainsi commença la célébration de son but. À son bon vouloir. Il aimait ces moments de communion. Cela le motivait pour récidiver. Il en réclamait plus. Il désirait tout.

Ses coéquipiers arrivèrent pour le féliciter. Ils lui sautèrent dessus. Ils partagèrent le clap avec le public. Ils essayèrent de ramasser les miettes de la dévotion du public pour Enzo. Les yeux étaient tournés vers lui. Les supporters chantaient ses louanges.

La célébration finie, chacun retourna à sa place. Dans la tête d'Enzo, le match commença à ce sifflet. Il fallait jouer à fond. Il devait gagner. Cette routine lui permettait d'entretenir sa motivation. Certainement une des clés de son succès. Pas la seule. L'amour comme la haine lui servait de carburant. Cette hybridation particulière expliquait sans doute sa carrière exceptionnelle.

Il avait toujours travaillé comme un acharné. Sa réussite professionnelle passait avant tout. Il avait beaucoup sacrifié, mais le jeu en valait la chandelle.

Qui pouvait se targuer d'avoir trois ballons d'or ? Qui avait son visage sur plusieurs unes de magazines par semaine ? Le football lui avait permis de devenir une star. Il avait depuis longtemps exploré tous les business qui s'ouvraient à lui. Une marque de vêtements à son nom par exemple. Vice Enzo 7. Il collectionnait les contrats de publicité juteux. Il était l'égérie d'une chaîne de salle de sports. Un parfumeur l'avait choisi comme muse.

Il profitait beaucoup de son physique avantageux de brun ténébreux aux abdominaux bien développés. Ses cheveux ondulés faisaient penser aux flots de sa Méditerranée natale. Ses yeux marrons qui tiraient vers le noir ajoutaient un côté sombre et mystérieux. Sa grande carrure en imposait. Il s'entretenait pour cela. Les séances de gonflette et d'entraînements supplémentaires l'avaient dessiné comme les plus belles statues de dieux antiques. Chaque repli de muscle apportait une courbe alléchante. Il plaisait à la ménagère de moins de cinquante ans, la cible privilégiée des publicitaires. Il ravissait aussi le public de football, tout comme la communauté gay. Il cochant toutes les cases du produit marketing idéal. Il le savait. Il assumait.

Et personne ne pouvait lui jeter la pierre. Tout le monde en profiterait à sa place. Il n'était pas né avec une cuillère d'argent dans la bouche. Sa famille venait des Pouilles, près de Lecce. Troisième et dernier rejeton, il avait toujours compris sa particularité. Au début, sa différence n'était pas un avantage. Garçon chétif et doux, il était bousculé.

Sa mère le chérissait plus que tout, ce petit tout mignon. Giulia le couvait de tout son poids et Dieu savait qu'il était imposant. La jolie brune enflammée des quartiers populaires de Lecce s'était transformée en *mamma* italienne de quatre-vingt-dix kilos avec les grossesses. Seul son caractère n'avait pas véritablement changé. Au début, elle avait haï ses formes en trop. Ils lui avaient volé sa beauté. Elle avait longtemps redouté de finir comme sa mère, mais le naturel revient au galop. Alors elle s'en est accommodée. Elle est devenue l'image d'une *mamma* italienne aimante pour ses enfants de la même manière que la cuisine : avec excès et gourmandise. Désormais, elle changeait l'univers de son intérieur.

Enzo avait été dorloté avec un entrain jamais démenti. Son caractère s'en était imprégné. Ses rapports avec sa mère étaient quasiment les seuls avec l'humanité. Sa grande sœur Angela n'avait pas le droit au chapitre. Son frère Paolo, libéré de ses jupons et espiègle comme son père, avait découvert le monde grâce à la venue de son cadet. Après l'arrivée de ce troisième enfant, Giulia et son mari, Ovidio, décidèrent d'arrêter là, car il aurait fallu déménager.

Son papa tenta bien d'arracher ce petit rejeton de l'ancrage maternel. Peine perdue. Elle se battait hystériquement pour garder auprès d'elle son dernier trésor, car après lui, plus personne n'aurait besoin d'elle. Enzo n'était pas passionné par le sport. Il craignait ses semblables. Il resta ainsi confiné très longtemps. Loin des autres. Près du cœur originel. Son foyer lui donnait tout l'amour nécessaire.

Ovidio n'en pouvait plus d'élever une femmelette. Il finit par le sortir des jupes maternelles. L'exercice lui ferait le plus grand bien pour devenir un homme. Et le seul sport pouvant l'aider à en faire un homme était le football. Alors son père l'inscrivit au club du quartier. Paolo y jouait déjà. Giulia n'eut pas d'arguments pour refuser à son mari. Les femmes vont à la messe, les garçons ont comme Dieu Paolo Maldini. Ils s'adonnent à leurs prières au grand air.

Ovidio ne ratait jamais un match à la télé et encore moins ceux de son fils. Il voyait grand. Paolo était doué. Il en était persuadé. L'entraîneur moins, mais Ovidio n'en avait cure. Son cadet réussirait dans le football si on lui en donnait les moyens. Il n'avait aucun doute là-dessus. Lui-même avait raté sa carrière par des circonstances malheureuses. Le destin n'empêchera pas un autre Puglia d'avoir un avenir. Il le savait.

Pour ne pas contrarier son père, Enzo accepta. Il craignait d'être d'arraché à sa source primale mais il n'osa pas le contredire. Le démarrage ne s'annonçait pas prometteur, car il évitait le contact. Son entraîneur le fit débiter en défense, voire plutôt remplaçant. Il était celui qu'on appelait si la situation l'obligeait. Après quelques semaines, celui-ci détecta la fluidité du garçon. Il se mouvait avec

grâce, comme si l'air le portait. Il excellait dans l'esquive et la rapidité. Alors Antonio lui prêta attention. Enzo découvrit que sa mère n'était pas la seule source potentielle d'amour dans ce monde.

Au bout de la première saison, Enzo avait énormément progressé sous l'œil satisfait de son coach. Il se métamorphosait sur le terrain. Le gentil Enzo laissait place à un compétiteur. À la récréation, il était d'abord la tête de Turc des durs de l'école. Ils le féminisaient pour le ridiculiser. Il devint le joueur de foot le plus convoité pendant les récréations. Ovidio appréciait ce qu'Enzo était devenu. Il avait avancé vers le poste de milieu où il devait éviter tout contact sauf celui du ballon. Et plus il s'épanouissait, plus son père était fier de lui. Sa réussite le motivait à travailler. Ses anciens ennemis finissaient par le jalouser. Certains le haïssaient toujours, accroissant à leurs dépens sa confiance.

Il gravit ainsi tous les échelons. Très rapidement repéré par le club professionnel de Lecce, il y signa sa première licence à douze ans. Puis il rejoignit l'AS Roma à dix-neuf ans. Une seule saison en série A avec Lecce et une vingtaine de rencontres suffirent. Les dirigeants de la Roma sortirent le chéquier, convaincus du talent brut de ce milieu de terrain. La Juventus de Turin le racheta à vingt-et-un ans pour une somme astronomique. La soixantaine de matchs joués avec l'AS Roma avait attiré à lui la lumière. Son statut de futur grand ne se discutait plus. Il y passa cinq années à briller pour devenir une star planétaire et un international.

Aujourd'hui, sur cette pelouse de l'Allianz Arena, il entamait sa troisième année au Bayern de Munich. Il y avait tout gagné : le championnat d'Allemagne, la coupe d'Allemagne et la ligue des champions. Il avait déjà été récompensé aussi par trois titres de Ballon d'or. Rien ne lui résistait.

Il avait gardé sa différence.

Chapitre 2

Une bonne dose de dopamine parcourait le corps d'Enzo. Sa seule drogue. Elle influait dans ses veines. La victoire aussi. Les journalistes cherchaient de nouveaux superlatifs pour résumer la prestation d'Enzo. Le clapping célébrant ce match emplissait les oreilles d'Enzo. Une musique dont il ne se lassait pas. Les vibrations le traversèrent de part en part durant ce moment de communion. Elles rechargèrent ses batteries. Les supporters entonnèrent son nom pendant longtemps afin de le remercier.

Beaucoup seraient blasés. Enivrés. Une marche de plus était atteinte vers son objectif. Tel le facteur Cheval, il construisait patiemment son palais. Patiemment. Obstinément.

La joie submergeait les vestiaires. Bande de gamins ou de professionnels, l'euphorie pétaradait avec autant d'entrain que sur des ivrognes en fin de mariage chantant sur *99 luftballons*. Les téléphones filmaient ou photographiaient ces moments pour les fans virtuels. Chacun voulait partager cela avec tout le monde.

Enzo, le sourire aux lèvres, se déshabillait malgré la caméra du diffuseur. Il savait que c'était positif pour son image. Il ferait un ou deux portraits pour son compte Instagram. Il aurait ses millions de likes habituels. Cette nouvelle bouffée de bien être ne lui coûtait rien. Romeo se chargerait du reste. Il suffisait de prendre les postures habituelles pour plaire. Un muscle seyant pour le côté glamour.

Les joueurs chambraient gentiment Jonas Berg. Ce jeune joueur danois venait de faire son premier match comme titulaire. Il avait profité de la blessure d'Edgar Beaumont. Il occupait le poste d'arrière droit habituellement. L'entraîneur avait besoin de ménager le remplaçant en titre. Il jouerait la ligue des champions de mardi. C'était la chance de Jonas. Et il l'avait saisie. Il avait

parfaitement maîtrisé son couloir comme le coach lui avait demandé. Ses coéquipiers le félicitaient. C'était son baptême du feu.

— Bravo à toi, tu as très bien joué, le félicita Enzo, plus en retrait que les autres sur la fiesta.

— Merci, je suis très touché.

— C'est un bon début, tu vas devoir tenir la cadence. Ne t'enflamme pas.

— J'y penserai. Merci.

Jonas avait beau être professionnel depuis un an et demi maintenant, il suivait à la télé les exploits d'Enzo. Il ne pouvait s'empêcher de rougir d'avoir été complimenté par Enzo. Il l'idolâtrait. Il avait signé son premier contrat avec le Bayern pour rejoindre son icône. Sa présence dans le club avait fait basculer la balance. Jonas était fan du Real Madrid qui avait été sur les rangs pour l'accueillir.

Sa tête plutôt ronde encadrée par sa chevelure blonde lui donnait un visage d'adolescent. Ses dix-neuf ans ne démentaient pas cette impression. Il avait un côté trapu. Il le devait à ses épaules de déménageur malgré son mètre quatre-vingts. Deux magnifiques yeux bleus tranchaient dans la pâleur de sa figure.

— Ben alors, t'es amoureux de ton idole ou quoi ? Ne rougis pas comme ça, ma petite caille, dit en se marrant Maxime Decault, le bellâtre français.

Maxime n'en manquait pas une. Ses vanes enchantaient moyennement le vestiaire. Mais cela faisait partie de sa personnalité. Jonas n'appréciait pas ses blagues, mais la position de Maxime dans l'équipe ne lui permettait pas de répondre. Et dire quoi ? Il n'en méritait pas la peine. Enzo avait l'habitude. Il ne s'en offusquait pas, même pour les pires.

Cela allait aussi avec son penchant pour l'exhibitionnisme. Maxime était un canon de beauté bien monté. Il en avait conscience et le faisait savoir. Ses frasques lui avaient valu son mariage après quelques révélations journalistiques. Maxime ne changera pour autant pas. Il flambait sa vie comme un joueur de poker. Il enflammait toutes les femmes sur son passage. Il en profitait. Personne ici n'allait le lui reprocher. Il était après tout le meilleur buteur du club.

Cette saillie avait passablement énervé Enzo. Sa susceptibilité n'avait rien à y voir. Il n'aimait pas ces allusions tendancieuses. Le regard noir d'Enzo à Maxime suffit pour stopper celui-ci dans sa verve. Sa cible repérée, Maxime ne la lâchait plus jusqu'à la prochaine. La stature d'Enzo lui conférait le droit d'arrêter là la représentation du freluquet. Il orchestrait la pluie et le beau temps. Et s'il n'avait jamais abusé de son pouvoir, Maxime avait pleinement conscience de son pouvoir. Si Enzo passait la balle à d'autres joueurs, son rendement baisserait.

Enzo se rhabilla. Il salua une dernière fois Jonas avant de remettre ses écouteurs. Il était temps de rentrer. Jonas le laissa fier sans oser le remercier.